

vite, on est pressés

« Recherches ». Le CERFI. « Recherches », c'est la revue du Cerfi. Elle est bien connue des clients des sex-shops, depuis que Marcelin a fait saisir son numéro intitulé « Trois milliards de pervers ». Que les pervers fussent trois milliards, ça lui paraissait le laisser trop seul, à ce cher homme. Le Cerfi, c'est Guattari. Guattari, c'est Deleuze. Deleuze et Guattari, c'est « L'anti-Œdipe ». CERFI, ça veut dire Centre d'Etudes, de Recherche et de Formation Institutionnelles. Tout ça, c'est des gens vachement intelligents. Ils ont du vocabulaire.

« Recherches » vient de publier, coup sur coup, ses numéros 13 et 14. Sous le titre commun « Généalogie du capital », le premier s'appelle « Les équipements du pouvoir », le deuxième « L'idéal historique ». Ils coûtent respectivement 32 et 20 francs. On les trouve chez les libraires qui vendent pas que du Paul Vialar et leur adresse c'est boulevard Beaumarchais, 103, à Paris 3e. De quoi qui causent là-dedans ? Ils ont fait une préface où c'est très bien expliqué :

« Ce numéro de Recherches inaugure une série que nous avons intitulée Généalogie du capital. Ce premier volume, Les équipements du pouvoir, immédiatement suivi d'un second, L'idéal historique, porte sur l'histoire des villes, des territoires et des « équipements collectifs ». Nous avons appelé tous ces objets « équipements du capital » en songeant à ce qu'on appela au siècle dernier l'équipement national, à l'équipement humain de l'espace de Fernand Braudel, aux équipements collectifs du discours urbanistique et planificateur français d'aujourd'hui : une réalité historique qui s'esquisse au point de rencontre du pouvoir, du territoire et de la production. (...) A mesure qu'avance notre recherche, nous nous sommes rendu compte de l'importance de ces « équipements » dans la formation du capitalisme depuis le XVIIe siècle : il s'agit là d'un domaine historique assez peu exploré.

Voilà un premier repérage, très approximatif. Mais ce numéro de Recherches n'est pas un ouvrage purement historique : il s'interroge sans cesse sur les conditions épistémologiques de son propre discours sur les équipements au capital. Il retrace en effet un itinéraire qui, parti du marxisme, aboutit à sa remise en cause sous la forme d'une question sur le statut du pouvoir dans une formation sociale — reprise systématiquement dans le numéro suivant. Notre fermeté sur les principes du marxisme a quelque peu faibli au cours de notre voyage et, bien plus que d'une « réversion », bien plus que d'une critique, c'est d'un déplacement qu'il est ici question !

Un second niveau est celui des conditions libidinales de notre production collective, qui sont en même temps ses conditions « militantes ». Ici, nous ne « révisons » pas le marxisme, nous innovons ! Incorporé dans le texte historique lui-même, un autre discours le traverse et, en même temps, le conditionne : des « interventions militantes », écrites par quelques partenaires du groupe de rédaction, constituent le récit partiel d'une expérience d'écriture collective qui avait bien commencé et qui a mal fini. Ce récit met en question de façon éclatante le statut du chercheur du double point de vue de son rapport libidinal inconscient à l'objet (l'histoire, le marxisme) et de son activité (travail en groupe et rapports internes de pouvoir ; problèmes d'éthique militante posés par le mode de financement de la recherche ; séparation entre recherche théorique et activité politique pratique ; événements érotiques, parfois directement sexuels, etc.).

La violence nous a donné ce numéro. Affrontements, rapports de forces, compromis : ce texte n'est point né de la synthèse des points de vue, mais du heurt des forces. (...) La violence de ces « rap-

ports de forces » et du ressentiment qu'ils suscitaient nous surprenait d'autant plus qu'elle contredisait directement notre idéal de maîtrise des processus inconscients de groupe. Cet idéal était présent aux origines mêmes du Cerfi et de Recherches. (...) C'est dans la débâcle d'après-Mai, que le Cerfi démarre : Mai 68 a disqualifié les modes antérieurs de fonctionnement interne des organisations politiques, le centralisme démocratique, etc. ; il a rendu intolérable la double séparation entre vie professionnelle et vie militante d'une part ; vie privée et sexuelle (ou conjugale) et vie professionnelle et/ou militante d'autre part. Tout un tas de gens quittent la ville et fondent des « communautés » dans les Cévennes ou ailleurs, sur la base d'un travail agricole ou artisanal pré-capitaliste ; l'ambition des fondateurs du Cerfi (la « mafia »), est d'expérimenter une espèce de communauté urbaine sur la base des forces productives les plus capitalistes et les plus bureaucratiques possibles. C'est aussi un problème de génération : quand on n'est plus étudiant, qu'on n'est pas prolétaire, et qu'on n'aime pas la vie champêtre, il ne reste plus qu'à choisir entre la marginalité absolue et une profession de cadre, dont celle de révolutionnaire professionnel. Nous avons eu envie d'essayer autre chose et c'est pourquoi nous avons passé des contrats de recherche en nous compromettant gravement avec l'Etat bourgeois, alors que d'autres tentaient de le briser en présentant un candidat aux élections présidentielles ou en kidnappant Nogrette.

Nous avions toutefois une volonté militante : utiliser l'apport de l'analyse pour surmonter les impasses libidinales qui bloquent toujours le fonctionnement des groupuscules ou des communautés. (...) Nous avons demandé à Foucault et Deleuze (Guattari étant déjà là d'emblée) de participer à certaines discussions autour de notre objet qui, par sous les bouts, recoupait les leurs, bien que d'une autre manière. Les choses se compliquèrent du fait que Foucault et Deleuze étaient tous deux engagés à fond dans l'action militante du G.I.P. (Groupe d'Information sur les Prisons) et nous obligeaient, par la nature de leur engagement, à une propre interrogation sur l'éthique militante et le statut politique de notre recherche. N'y avait-il pas une invraisemblable contradiction à prétendre, d'un côté, expérimenter une nouvelle façon de traiter les problèmes de travail, d'argent, de pouvoir et de sexe au sein d'un groupe plus ou moins « militant », et d'un autre côté à faire vivre ce groupe par de l'argent gagné à exécuter des contrats de recherche pour le compte d'un Etat dont nous affirmons contester le pouvoir ? N'y a-t-il pas une scandaleuse hypocrisie à manier des idées nouvelles qui, par dessus le marché ne nous appartiennent pas toutes en propre, pour les vendre à l'Etat ? Manifestement, notre position était indéfendable au regard du code militant ; tout au long de notre travail, nous nous sommes heurtés à cette inculpation, et nous ne pouvions pas y répondre : aussi est-ce la valeur du problème lui-même que nous avons fini par mettre en cause !

Nous avons d'abord constaté que les militants des organisations politiques vivent, eux aussi, mais individuellement, de l'Etat bourgeois, et plus particulièrement de l'Université, qui est le grand Cerfi anonyme et rassurant du gauchisme français : rassurant contre les aléas du marché des intellectuels, rassurant du point de vue de la morale gauchiste : pour elle, Dieu sait pourquoi, l'argent a une mauvaise odeur quand il ne provient pas du Ministère de l'Education Nationale. A la réflexion, il n'est pas plus immoral de recevoir l'argent d'un service de recherche quelconque que de prendre celui de l'Université ! Pourtant, gare au théoricien révolutionnaire qui salirait l'image de son désin-

teressement moral et scientifique en s'éloignant d'un lieu (l'Université) que le pouvoir a désigné comme celui de la science ! Tartufes gauchistes ! Non, décidément, nous ne nous sentons pas plus digérés que les autres par la société capitaliste ! Cette histoire de compromission nous a d'ailleurs donné pas mal à réfléchir, et pour tout dire, nous a conduits à mettre en question l'idéal militant lui-même qui, mêlé à l'idéal historique, nous est finalement apparu comme la forme moderne de l'idéal ascétique. (...)

Pourquoi publier ces « interventions militantes » ? Nous avons beaucoup hésité à le faire : en quoi concernent-elles les historiens ou les urbanistes intéressés par les études sur la ville, les territoires et les équipements collectifs ? En quoi concernent-elles les militants gauchistes ? Qui cherchons-nous à convaincre, et de quoi ? Notre image narcissique nous plait-elle à ce point que nous éprouvions du plaisir à l'exhiber ainsi ?

Aux historiens et aux urbanistes, nous disons : ne vous cassez pas la tête à lire cette littérature militante (différenciée par la présentation typographique) : elle ne concerne en première approximation que le mode du résultat, mais non ce résultat lui-même, que vous pouvez lire sans elle, car il contient en lui ses règles propres d'intelligibilité. Dans une première approximation seulement, car à y réfléchir, la conception marxiste de l'histoire ne peut être dépassée qu'à dépasser en même temps l'idéal militant qui la soutient : c'est ce que tentera de montrer le second numéro de cette série.

Aux autres, militants trotskystes, ou maoïstes, ou anarchistes ou n'importe quel, et qui ont en commun l'idéal d'une société nouvelle, nous disons : lisez, lisez, chers camarades, le récit balbutiant de notre petite expérience, qui n'est pas exemplaire (il n'y a plus d'exemple !) mais qui fait apercevoir parfois les connexions soigneusement refoulées entre la libido, le pouvoir, la théorie et la morale militante ! Pour nous, il s'agit bien de la mort

du marxisme, qui se survit péniblement à lui-même depuis le XXe Congrès de 1956 et surtout, en France, depuis Mai 68. Mais cette mise à mort n'est pas celle des concepts marxistes, (bien que telle soit aussi notre intention, et c'est pour ça que nous avons appelé cette série Généalogie du capital), elle est aussi réelle : il s'agit de la décomposition interne de la libido militante du marxisme. Quoiqu'en dise Althusser, le marxisme a toujours conçu le théorique comme un « moment » du processus pratique ; mais la pratique était généralement considérée comme politique ou économique. Ici, il s'agit de tout autre chose, il s'agit de « pratique libidinale » en tant qu'elle traverse toutes les « pratiques » découpées par le marxisme. Qu'est-ce que militer ? Nous disons : toute pratique militante est d'abord une pratique libidinale, elle met en jeu un certain type de forces inconscientes, un certain régime du désir dont nous voyons ici se dessiner les symptômes. (...) Peu importe les thèmes idéologiques, les conceptions de l'organisation ou les objectifs politiques qui opposent l'un à l'autre les groupes militants, un point leur est commun : le mode de fonctionnement de leur libido, qui est généralement un mode réactif.

C'est à une réflexion sur cette dimension première de tout militantisme que nous invitons les militants en leur faisant part de notre propre expérience : ce qui prouve à quel point, dans cette louable intention, une bonne volonté militante reste encore, chez nous, à l'œuvre ! »

Supposition que vous êtes un intellectuel et que vous ne lisez l'hebdo que pour rigolade, vous avez tout compris ! Ça vous a intéressé ? Ces deux numéros de « Recherches » peuvent vous intéresser aussi. Le premier est picorable et le deuxième est lisible de bout en bout. Il a été rédigé par un seul mec, le deuxième, un certain François Fourquet. Ça nous étonnerait pas que la semaine prochaine, on vous donne à lire un extrait de François Fourquet.

D.D.T.

ARGUS de la PRESSE
21, B^e Montmartre • 75002 PARIS
Tél. : 742-49-46 • 742-98-91

N° de débit.....

CHARLIE - HEBDO
10, rue des 3 Portes - 5°